

HAKAN GÜNDAY

ZİYAN

**TRADUIT DU TURC
PAR PIERRE BASTIN**

GALAADE ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL : ZİYAN
ÉDITEUR ORIGINAL : DOĞAN KİTAP
ISBN ORIGINAL : 978-605-111-330-2
© HAKAN GÜNDAY, 2009

ISBN : 978-2-35176-156-4
ISBN EBOOK : 978-2-35176-318-6
© GALAADE ÉDITIONS, 2014, POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

COUVERTURE : SÉBASTIEN
ILLUSTRATION : KARINA SIMONSEN/ARCANGEL-IMAGES

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE : SELEN ÖZER

**THIS BOOK HAS BEEN TRANSLATED WITH THE ASSISTANCE OF THE
SHARJAH INTERNATIONAL BOOK FAIR TRANSLATION GRANT FUND**



GALAADE ÉDITIONS
43, RUE DES CLOYS 75018 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

À Selen Özer Günday

Je remercie H. Orhan Günday, qui, pour *Ziyan*,
a partagé son savoir avec moi
et a ouvert les portes de ses archives.

Le doigt que ne soutient aucune force organisée doit presser la détente et montrer toute la folie dont est capable l'individu. Le temps est venu pour les peuples endormis de tomber du lit. Le temps de couper les paupières avec des rasoirs. Le temps de l'insomnie définitive. Maintenant, le temps de l'attentat...

*Kinyas et Kayra*¹

Il ne regarda pas plus longtemps et ferma les yeux à la vie. Seule la buée s'écoulant de ses narines attestait qu'il était vivant. Une buée de froid. Une respiration blanche, que le gel rendait visible. Il s'était couvert. Avec son bonnet de fourrure et son manteau, fermant les paupières. Morceau de rocher sur la neige tombée la nuit précédente. Pour pouvoir entrer dans la fourrure étendue sous lui, il avait relevé les genoux sur son ventre et s'était replié. Son aide de camp Muzaffer était fatigué et avait froid. Tenant dans sa main un appareil photographique Ica Reflex par le viseur, il regardait Etem qui retenait sa respiration. Pourtant, les yeux du photographe étaient fixés sur l'homme au sol, transformé en tache d'un noir profond par la blancheur effaçant l'horizon. À part lui, il ne voyait rien. Ni les êtres ni les choses. La photographie qu'il avait prise en témoignait.

10

« Le Gazi se repose sur les hauteurs de Dikmen. 12 février 1921. »

C'était écrit au bas de la photo accrochée à hauteur de mes yeux : le Gazi se repose... pourtant, il ne se reposait pas. J'avais vu des centaines de photos d'Atatürk. Sur celle-ci, nulle trace d'un homme se reposant. Je n'y percevais rien de semblable. Moi, sur cette photo, je voyais quelqu'un qui fermait les yeux parce qu'il en avait assez de nous. Assez de nous tous, assez de tout. Je voyais quelqu'un qui avait renoncé à nous regarder. Je voyais un homme qui considérait que les gens qu'il essayait de sauver n'étaient dans le fond qu'un troupeau d'hypocrites et que tant d'efforts ne servaient à rien. Un homme qui voulait tout laisser, tout abandonner, tout envoyer se faire foutre. Peut-être même un homme qui, pour la première fois de sa vie, pensait à mourir. Mourir et disparaître, se mêler à la terre. Un homme qui attendait de mourir en gelant ou de geler en mourant. Un homme qui disait : « Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Qu'est-ce que ça peut bien faire. » Un homme qui ne voulait plus entendre une seule voix humaine, qui n'avait plus la force de supporter un seul visage humain. C'est pourquoi ses

yeux étaient fermés. Il s'était couvert les oreilles, non à cause du froid, mais pour ne plus entendre. Oui, certainement cela devait être comme ça. « J'ai fermé mes yeux et mes oreilles, disait-il. À présent vous pouvez trahir autant que vous voulez. Je ne vous vois plus, ne vous entend plus. Vous m'êtes indifférents ! »

Mais moi, je pouvais entendre. J'entendais la voix qui sortait de la photo. Peut-être que ce que j'entendais, c'était une voix qui sortait de mes yeux et qui, frappant la photo, me revenait comme un écho. Ma propre voix. Moi... Selon Protagoras, l'homme est la mesure de toute chose. Mais pas n'importe quel homme. La mesure de toute chose, c'est l'homme qui la mesure. Et moi, en regardant le visage du Gazi et la manière dont il était couché, je me voyais moi-même. Parce que, les rares moments où j'avais l'occasion de m'étendre sur ma couchette étroite, je disparaissais sous ma couverture et j'avais envie de mourir. Pour ne plus voir ni entendre personne. Pourtant, c'était impossible. Le service militaire obligatoire n'était pas un *one man show*, mais une pièce mettant en scène des milliers d'acteurs. Une représentation où les soldats étaient non seulement acteurs mais aussi spectateurs. Les exercices de formation en ordre serré figuraient une chorégraphie, les marches, une comédie musicale. Le treillis était un costume ajusté au millimètre et les ordres, les questions, les réponses, des répliques à apprendre par cœur. Le scénario auquel on n'était jamais fidèle était écrit dans les directives et le metteur en scène, on l'appelait « mon commandant ».

Il y avait tout et tout était prêt. Pourtant, toutes ces choses faisaient trop de bruit. Trop, au point de ne pas les supporter. Trop, au point de vouloir déchirer le lit et s'y enfouir. Trop, au point de vouloir remplir l'oreiller avec ma tête. Trop, au point de me voir en regardant le Gazi!

«Tu es de garde.»

La phrase se vrilla dans mes oreilles et j'ouvris les yeux, revenu à la vie. En passant devant le sergent en faction de nuit, je sortis de la cantine. Dès mon premier pas, mon nez se mouilla : la neige. La neige qui, à force de frapper mon visage, fondait et me glaçait la face. Cela faisait des mois qu'il neigeait. La nuit, le jour, le matin, le midi, avant, après. Il neigeait à ensevelir. Tout et tout le monde. Les voitures, les enfants, les maisons, le bétail. Aux informations, on parlait du niveau de neige propice à la pratique du ski ! Le niveau de la neige ? Idéal pour le ski ? Bien, et était-il idéal pour que les misérables charognes vivant dans les villages aux routes recouvertes par la neige, pauvres ombres qui restaient muettes quand leurs enfants d'un an crevaient comme des mouches, traversent en traîneau le mont Fatiha ou prennent la route de Van pour sauver des ancêtres aussi âgés que Mathusalem ? Le niveau de neige ? D'abord les pieds s'enfoncent, ensuite les chevilles disparaissent, puis les genoux, les jambes... La neige enterre vivant. D'abord, tu combats avec tes poings. Pour renvoyer la neige d'où elle vient, tu remplis tes poings et tu la jettes en l'air. Après, c'est à la pelle. Une pelle pour vingt soldats. Un

outil pour vingt bras! Peut-être une pioche faite d'un vieux manche de marteau. Tu creuses! Tu pioches! La neige tombe. Jusqu'à t'ensevelir. La pluie tombe, jusqu'à te noyer. Le vent souffle, jusqu'à te faire tomber. Si tu écoutes bien, tu entends le monde: humain fils d'humain, dégage d'ici! Mais tu t'obstines. Tu vivras. La pesanteur te tient. Nulle part où aller. Traqué sans cesse, tu n'as d'autre choix que de vivre sur cette terre qui tremble et s'ouvre pour t'avalier. Mars est très loin! La vie de l'homme en ce monde: un rodéo. Tornades, avalanches, inondations, séismes... La pelle à la main, tu combats. « Ici, c'est ma maison », hurles-tu. Mon cul! Ici ce n'est pas une maison! Ici, ce n'est rien du tout! Le monde n'est pas la carapace de l'homme. La Terre n'est pas notre foyer, seule la pesanteur nous enchaîne ici-bas. Qui sait d'où nous avons été chassés? Du paradis? Je ne le pense pas! Absolument pas!

Je parlais. Je racontais tout cela à mes gants pressés sur mes lèvres. Mes gants verts et troués que j'avais achetés une livre. Double épaisseur. Une des rares marchandises bon marché: les gants. Les gants qui brûlaient et jaunissaient quand on essayait de se réchauffer au-dessus du poêle électrique. Les gants qui se déchiraient quand on voulait les détacher du canon glacé où ils étaient collés. C'est à eux que je racontais ce qui me traversait l'esprit et l'écrasait. Mes paroles parvenaient jusqu'à mes mains: avec le froid mes gants laissaient également passer les sons.